

Les inquiétudes de la raison épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux guerres [Enrico Castelli-Gattinara]

Autor(en): **Müller, Bertrand**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **8 (2001)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



celle-ci n'existe qu'à travers le travail interprétatif de l'historien, mais ceux-là possèdent en quelque sorte une consistance propre (rappelons cependant que Carr distingue dans un sens très proche «faits du passé» et «faits historiques»). C'est ensuite la faute de H. White, qui confond pour sa part *facts* et *events* (76–79). C'est enfin que les théoriciens du postmodernisme contestent la validité de la distinction entre sources primaires et secondaires, qu'Evans tient pour sa part à réaffirmer (93–94). Bref, l'interprétation historique est contenue dans certaines bornes qui servent de garde-fous: les documents possèdent incontestablement selon Evans un pouvoir contraignant sur leur lecteur.

Il restait à concilier une telle assurance avec l'affirmation selon laquelle toute histoire «has a present-day purpose and inspiration, which may be moral or political or ideological» (195). Or c'est là que nous paraît résider l'un des maillons faibles de la démonstration d'Evans. Au-delà des déclarations de bonne intention, des appels à la tolérance et à la déontologie, en effet, le sol paraît glissant, comme l'atteste un certain flou théorique dans les dernières pages de son ouvrage: “Through the sources we use, and the methods with which we handle them, we can, if we are very careful and thorough, approach a reconstruction of past reality that may be partial and provisional, and certainly will not be objective, but is nevertheless true.” (249, nous soulignons); “For my own part, I remain optimistic that objective historical knowledge is both desirable and attainable.” (252, nous soulignons)

In Defence of History est également paru en traduction allemande, augmentée d'une préface où l'auteur considère la portée du débat postmoderniste dans le contexte spécifique de l'histoire et de l'historiographie allemandes. Evans constate, en effet, que le douloureux débat autour de l'Holocauste ainsi que la coexis-

tence de deux historiographies ouest- et est-allemandes ont différé l'influence des thèses postmodernistes en Allemagne.

Carine Fluckiger (Genève)

**ENRICO CASTELLI-GATTINARA
LES INQUIETUDES DE LA RAISON
EPISTEMOLOGIE ET HISTOIRE
EN FRANCE DANS L'ENTRE-DEUX-
GUERRES**

PARIS, VRIN-EHESS, 1998, 338 P., FF 198.–

En un livre ambitieux, mais à propos d'une thématique importante, l'auteur, professeur de philosophie à Rome, place au cœur de sa réflexion la question de la crise du savoir au 20^e siècle et propose d'en rendre compte dans la perspective singulière des relations entre histoire, science et épistémologie (le lecteur consultera utilement du même auteur: «Epistémologie, histoire et histoire des sciences dans les années 1930», *Revue de synthèse*, 1998, 9–61).

Il place d'emblée le parallèle entre les avatars de la pensée scientifique et de la pensée historique. L'intérêt du livre est évident, même si le propos n'est pas tout à fait inédit. Il y a 25 ans déjà. K. Pomian en avait eu la brillante intuition (cf. «L'histoire de la science et l'histoire de l'historiographie», *Annales ESC*, 1975, 935–952) et pour ce qui concerne l'interaction entre science et histoire sur le plan particulier de l'histoire des sciences, des colloques en avaient déjà posés les jalons. Le mérite de Castelli Gattinara est d'avoir repris le dossier systématiquement. La thèse forte qui tient lieu de fil rouge est de rendre compte de ce qu'il appelle de manière un peu jargonnante la «double articulation» entre histoire et science qui tient dans cette proposition: la crise des sciences marque un moment particulier de la prise en compte de leur

historicité inhérente; à l'inverse, mais dans le même temps, la crise de l'histoire se traduit par une revendication nouvelle de scientificité. Historicité et scientificité apparaissent ainsi comme les deux faces d'un même mouvement. «L'histoire veut devenir une science rationnelle, et la rationalité scientifique se reconnaît comme historique.» (48)

Il serait hasardeux pour autant de parler d'une rencontre entre «sciences» et «histoire», il y a au mieux contemporanéité, et Castelli Gattinara préfère parler de «court-circuit», chaque discipline creusant un tunnel vers l'autre sans jamais la rejoindre. Cette rencontre aurait pu se faire sur le terrain de l'histoire des sciences (Abel Rey, Alexandre Koyré) ou de l'épistémologie historique (Gaston Bachelard) avec les historiens de la *Revue de synthèse* et des *Annales* (H. Berr, L. Febvre et M. Bloch), mais la jonction n'eut pas lieu, du moins pas directement.

N'en demeure pas moins forte la proximité des transformations subies dans les sciences par l'intrusion de la physique quantique, qui fait éclater les cadres de la mécanique newtonienne, pulvérise la notion classique de causalité et ébranle le déterminisme et l'affirmation d'une «histoire nouvelle» qui s'efforce de se libérer des carcans du réalisme positiviste en plaidant pour une histoire «problématisée». Il n'est pas toujours aisé de suivre Castelli Gattinara dans l'analyse de ces transformations, cela tient certes à la difficulté du sujet mais aussi au parti pris de l'auteur de nous restituer une complexité qui traduit ce qu'il désigne comme une crise des «fondements», donc des conditions épistémologiques de la pensée scientifique. Cependant l'auteur récuse l'idée d'une crise véritable des sciences: s'il y a crise, elle est d'abord, l'expression générale de la crise de la pensée et de la culture, mais surtout peut-être une crise

des représentations. Plus encore que les sciences elles-mêmes, c'est en quelque sorte la représentation de la science qui entre en crise et qui marque la faillite du «scientisme», d'une «sorte de philosophie vulgaire de la science» selon l'expression de Léon Brunschwig. C'est aussi une certaine conception du «rationalisme», fondée sur l'optimisme du progrès, l'obsession du système et la quête vaine de la Vérité absolue, qui s'effondre parce qu'elle ne correspond plus à la réalité scientifique nouvelle. Le rationalisme entre ainsi dans un monde de «l'à-peu-près», «il s'ouvre au temps, au devenir de la vérité, à une durée qui le constitue sans provoquer sa chute»(35). Mais ce moment de «crise» n'offre qu'une illusoire satisfaction aux détracteurs pressés de la science, il n'est nullement un renoncement, mais d'abord une ouverture, une possibilité démultipliée de réenchanter la raison. Comme l'écrivait G. Bachelard: «Il faut installer la raison dans la crise.» C'est donc la raison qui se reconnaît une histoire et l'histoire qui se cherche une nouvelle rationalité: «La crise de la raison naît de l'histoire de la raison et de son historicité.» (49)

Parmi les solutions possibles, l'histoire, qui acquiert en tant que discipline et en tant que «question philosophique» un statut nouveau; elle devient un jalon nécessaire de la réflexion épistémologique. Très judicieusement, Castelli Gattinara rappelle que cette situation française est demeurée un fait unique en Europe: en Allemagne, notamment, historicisme et dualisme épistémologique favorisent plutôt une solution «philosophique» de la question. En France, à l'inverse, cette recomposition du lien entre histoire et philosophie qui s'opère sur le terrain de l'épistémologie condamne toute mésalliance avec la philosophie de l'histoire, même sous sa forme corrigée par R. Aron, qui ne proposait



finalement rien d'autre que l'importation d'un historicisme jugé suspect. L'histoire ouvre un espace réflexif qui protège de toute intrusion métaphysique ou irrationnaliste. Pourtant nulle évidence, ni simplisme dans cette rencontre inaboutie. De l'histoire, les philosophes épistémologues, ou les historiens des sciences conservent généralement une représentation traditionnelle, utilitaire ou simplement documentaire; tout comme de la science, la grande majorité des historiens n'ont qu'une connaissance scolaire et archaïque. C'est donc dans les œuvres de philosophes (Léon Brunschwig, Emile Meyerson) ou d'historiens de sciences (Abel Rey, Alexandre Koyré) que l'auteur trace les points de rencontre, mais aussi les apories, les non-dits, les manques. Tous revendiquent l'histoire et la science, mais chacun donne à ces deux notions une définition et des enjeux différents.

C'est précisément la prise en compte de cette question qui permet de comprendre différemment les conditions qui ont permis l'émergence d'une nouvelle histoire. Moins qu'une querelle de génération à quoi on veut parfois le réduire, le combat pour une nouvelle histoire mené par L. Febvre et M. Bloch s'inscrit ici dans ce contexte épistémologique nouveau. Le vrai génie des fondateurs des *Annales*, de L. Febvre en particulier, est d'avoir compris très tôt l'ampleur des transformations dans les sciences dont ils ont su immédiatement traduire les effets sur le travail de l'historien et la redéfinition de l'histoire sur un horizon scientifique nouveau.

Pour s'en tenir à l'histoire, on notera un premier moment clé au début du siècle, moment de confrontation dure avec les sociologues, curieusement passé sous silence par Castelli Gattinara, alors que se jouait là déjà des questions essentielles sur les conditions épistémologiques

d'une histoire scientifique. Mais c'est bien dans les années 1920, dans l'après Première Guerre mondiale, qu'étaient battues en brèche toutes les certitudes et qu'était complètement transformé l'énoncé même des questions. Cette rupture est parfois occultée en partie par des mouvements d'innovation plus anciens telle la *Revue de Synthèse*, fondée dès 1900, qui surdéterminent les traits de la continuité; c'est pourtant dans l'entre-deux-guerres que se recompose entièrement le paysage scientifique. Chez les historiens, un livre au moins symbolise cette prise de conscience: *La Terre et l'évolution humaine*, manifeste antidéterministe mais également plaidoyer pour une démarche qui demeure rationaliste. Pourtant, en histoire, le renouveau ne se traduit pas essentiellement par des élaborations épistémologiques, il s'affirme plutôt au travers de la multiplication d'initiatives «culturelles», celles de Berr qui y associe de près L. Febvre, la reprise de la *Revue de synthèse*, la création de la collection «L'évolution de l'humanité», la fondation du Centre de synthèse, le lancement enfin des Semaines internationales de Synthèse, puis, par L. Febvre et M. Bloch, le projet avorté d'une revue internationale d'histoire économique, qui trouvera son aboutissement dans les *Annales* en 1929; *l'Encyclopédie française* enfin dont la direction et la conception sont confiées à Febvre, entreprise trop négligée, qui constitue pourtant un élément tout à fait remarquable des croisements multiples des sciences dans une perspective résolument problématique. Castelli Gattinara y insiste très judicieusement même s'il ne s'est pas donné tous les moyens d'une analyse plus concrète, qui reste à faire, des multiples rencontres de sciences renouvelées mises en scène dans une conception éditoriale et typographique inédite.

Certes Castelli Gattinara revisite ici

des chantiers connus déjà, mais dans une perspective particulièrement éclairante et qui permet de mieux comprendre les enjeux épistémologiques qui traversent les œuvres et parfois les opérations les moins discursives. Nul évidemment ne lui reprochera d'avoir opté pour un point de vue large, multipliant et croisant les regards sur des œuvres apparemment très éloignées dans leur perspective: la philosophie, l'histoire des sciences, l'épistémologie, l'histoire; mais parfois Castelli Gattinara a succombé à la fascination de l'«ouverture» dans ce moment «labyrinthique». Dans ces chemins croisés, ces intersections improbables, dans cette double articulation de l'histoire et de la science, dans les mélanges, les confusions, les transferts des mots et de choses, le lecteur ne perçoit plus nécessairement les enjeux intellectuels et scientifiques certes, mais aussi culturels, sociaux, institutionnels et même politiques qui contraignent les débats et les controverses dont l'absence laisse parfois énigmatique les postures intellectuelles analysées dans le livre. En particulier le chapitre consacré à Bergson me paraît avoir quelque chose d'incongru dans la démonstration, car s'il convenait de corriger une fausse proximité et de rappeler le fossé qui sépare la métaphysique bergsonienne des préoccupations des historiens des *Annales*, comment comprendre l'occultation des *Cadres sociaux de la mémoire* que Maurice Halbwachs écrivit dans la hantise de l'œuvre de son maître, voire également les efforts pathétiques de François Simiand, également son élève, pour préserver et renforcer un rationalisme expérimental moniste débarrassé de toute métaphysique, voire de la tentative demeurée unique, de Marc Bloch de fonder avec les *Rois thaumaturges*, une lecture de l'irrationnel sur une enquête parfaitement rationaliste.

Malgré ces réserves ce travail demeure pour les historiens d'aujourd'hui, à un moment où semble revenu le temps des incertitudes et des inquiétudes, une lecture tout à fait nécessaire et une incitation permanente à ne pas désespérer du rationalisme.

Bertrand Muller (*Epalinges*)

**WALTER GRAB
MEINE VIER LEBEN
GEDÄCHTNISKÜNSTLER, EMIGRANT,
JAKOBINERFORSCHER, DEMOKRAT**

PAPYROSSA, KÖLN 1999, 432 S., FR. 46.–

**FRITZ KLEIN
DRINNEN UND DRAUSSEN
EIN HISTORIKER IN DER DDR.
ERINNERUNGEN**

S. FISCHER, FRANKFURT 2000, 376 S., (NICHT MEHR LIEFERBAR); FISCHER TASCHENBUCH, BD. 15179, FRANKFURT 2001, FR. 22.–

Historiker, die ihre Erinnerungen verfassen, können auf besondere Aufmerksamkeit rechnen, wenn ihre Lebenswege derart wenig gemein haben mit dem Muster deutsch-akademischer Biografien wie bei Walter Grab und Fritz Klein. Der klassische Weg von einer behüteten bürgerlichen Jugend in eine mehr oder weniger stille Gelehrtenexistenz ist hier nur noch in Bruchstücken erkennbar; existenziell erschütternde Ereignisse stürzten alle vermeintlichen Gewissheiten um, sodass die persönliche Sinnfindung als zentraler Baustein moderner biografischer Selbstdarstellung vor besonderen Herausforderungen steht. Beide Autoren sind als Überlebende der von Deutschland verursachten europäischen Katastrophen des 20. Jahrhunderts erst nach langen Umwegen zu ihrer Berufsrolle als professionelle Historiker gelangt. Der österreichisch-jüdische Walter Grab konnte als